

Nathalie Perrin

RIMBAUD, RAMBO,  
RAMUZ

*L'étrange destin de  
quelques maisons d'écrivains*



art&fiction  
Lausanne, Genève  
2022

Titre de couverture et cul-de-lampe: Nathalie Perrin

© art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève, 2022

Il y a environ trois millions d'années, une vie s'achevait, probablement au fond du lit d'une rivière, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la dépression de l'Afar, en Éthiopie.

Je partais en Afrique dans le but de voir de mes yeux un étonnant vestige : les ossements de Lucy, conservés au musée national d'Addis-Abeba. J'avais vingt-deux ans, je portais une de ces chemises qui sentent encore la lessive du foyer et l'inquiétude des mères. J'arrivais dans la capitale de nuit, avec l'intégrale de Joseph Kessel sous le bras, un dictionnaire d'amharique et la chance des débutants. Je n'avais trouvé personne pour m'accompagner là-bas, et encore moins pour des motifs paléontologiques. Au bout d'un mois, j'avais englouti la moitié nord du pays, de la frontière soudanaise à l'entrée de la plaine du Danakil, en passant par les palais de Gondar et l'ancien royaume d'Aksoum. Je n'avais pas parlé français depuis plusieurs semaines, et lorsque j'ai entendu que la maison de Rimbaud se situait dans la région, j'ai eu envie d'y aller. Plus que ça, j'en ai eu besoin. Réentendre sa langue maternelle, comme on a besoin de siffloter pour avoir moins peur de la nuit.

Là, il y avait une demi-douzaine d'Européens et puis des hyènes pas froussardes pour un sou, quelques poèmes peints sur les murs et cette étrange fraternité qui lie les voyageurs entre eux lorsqu'ils sont loin de leur pays natal. Harar, c'est une ville avec des centaines de mosquées, des maisons closes et des tonnes de khat. On y sentait le feu, le diesel, le café, le gin bon marché, la rose, le savon et la peinture. Dans plusieurs bars, on avait affiché des images de Sylvester Stallone jouant Rambo.

À Harar, Rimbaud avait vécu dans une maison, c'est sûr. Mais pas celle-là, qui était celle d'un marchand indien, construite après le départ du poète.

Ce qu'il y avait de très mystérieux et d'incompréhensible, c'est que nous étions plusieurs à avoir traversé un immense territoire, sur des routes de fortune et dans des conditions éreintantes, pour toucher avec une espèce de piété les murs de la fausse maison d'un écrivain que nous n'avions jamais vraiment lu. Et encore, qui était confondu, sur place, avec l'interprète de Rocky Balboa.

Quelques années plus tard, j'allais devoir passer par le tourment rituel de définir le sujet d'un travail pour achever des études de muséologie à l'Université de Neuchâtel. Précisément

à ce moment-là, alors que j'étais dans la région de Pully pour un stage, je me retrouvais fortuitement spectatrice du destin de la maison de Ramuz, qui faisait à l'époque l'objet de délicates décisions.

Différentes possibilités s'offraient à moi dans mon domaine d'étude, pourtant j'avais choisi comme sujet cette demeure, qui n'était pas un musée. Une maison d'écrivain parmi des centaines, un écrivain parmi des milliers. Je n'avais aucun attachement pour les vieilles pierres, ni vraiment pour Ramuz ou pour la ville de Pully, mais ce qui me travaillait, c'était de comprendre le mystère de Harar.

Comment la vraie maison d'un marchand indien était-elle devenue la fausse maison du poète français? Par quel miracle faisait-on encore vivre la mémoire de Rimbaud si loin des Ardennes? Et pourquoi j'avais, pour arriver plus vite à Harar, risqué plusieurs fois ma vie dans des bus roulant à tombeau ouvert et conduits par des borgnes, alors que la seule référence que j'avais de Rimbaud, c'était la chanson de Renaud?

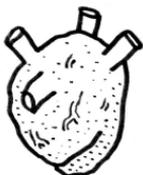
D'une certaine manière, ce livre doit beaucoup à Lucy et à l'espèce éteinte de *australopithecus afarensis*.



CHAUSSETTES ROHNER  
DROITE ET GAUCHE



SPRAY ANTI-OURS  
FONCTIONNANT  
AUSSI SUR LA HYÈNE



CŒUR BIEN ATTACHÉ ET  
RÉSISTANT AUX RELIQUES



FOI EN LA  
LITTÉRATURE

POUR VISITER DES  
MAISONS D'ÉCRIVAINS

*À l'université, j'étais obsédé par la lecture de la vie  
de Rimbaud et de Baudelaire. J'étais imprégné de  
poètes fous.*

Iggy Pop

## TROIS JAPONAIS SOUS LA PLUIE

Trois ans me séparaient encore du séjour à Pully, et plusieurs événements galvanisèrent la curiosité éprouvée devant la maison de Harar. C'était une curiosité sérieuse, un étonnement sincère et qui allait grandissant. À la frontière du Pakistan par exemple, on m'avait indiqué la route pour joindre Jalalpur Jattan, ville antique fondée sur la tombe de Bucéphale. Ni un roi, ni un saint, ni un savant... mais un cheval, celui d'Alexandre le Grand. Au Tigré, l'église Sainte-Marie-de-Sion abritait l'Arche d'alliance de Moïse, qu'on ne peut voir — dit-on — sans risquer de prendre feu instantanément. J'avais vu des voyageurs se presser en chaussettes Rohner sur les tombes des rois Darius ou Artaxerxès, faire des vœux dans la grotte magique du sanctuaire de Zoroastre, fouiner dans les maisons de Durrell au Caire, de Gibran au Liban ou de Malaparte sur la côte amalfitaine. Nous étions toujours quelques-uns au moins, parfois plusieurs dizaines, avec

des petits guides, des petites notes, des petites questions.

En arrivant à Pully, en février 2016 précisément, j'ai vu trois Japonais sous la pluie. Ils attendaient immobiles devant la maison de Ramuz, qui était fermée. Et je me questionnais sur les raisons pour lesquelles ces *homines sapientes* se tenaient debout en pleine averse, à dix mille kilomètres de chez eux, devant la demeure d'un écrivain, comme ils l'auraient fait devant celle d'un roi, ou même d'un cheval, mais pas devant celle d'un vendeur d'automobiles.

C'est dans les ouvrages de Georges Poisson, docteur *honoris causa* de l'université Sōka — à Tokyo justement — que j'allais trouver certaines explications à ce phénomène. Commandeur de la Légion d'honneur, de celle des Arts et des Lettres et grande médaille d'Histoire de l'art de l'Académie d'architecture de France, Georges Poisson ne prêtait pas le flanc au doute. C'était un homme de lettres passionné et respecté, qui partageait avec Iggy Pop et Patti Smith une fascination inflexible pour les poètes et les châteaux perdus.

Au rythme d'un ouvrage par année depuis 1945, Georges Poisson avait armé le touriste lettré francophone pour un siècle au moins. Il inventoria tout, des reliquaires du

Val-de-Grâce au cadastre du jardin de Jeanne d'Arc, des deux maisons de naissance de Descartes aux quatorze logements de Goethe. On trouvait grâce à ses recensements pratiquement toutes les demeures de saints, d'écrivains ou de personnages célèbres d'Occident. Parmi les anecdotes sur la grotte de Lourdes et l'évêque de Tarbes, je découvris l'adresse de La Muette, maison de Ramuz, à Pully. La présence des Japonais sous la pluie me parut de moins en moins mystérieuse étant donné qu'à priori, une maison d'écrivain pouvait se révéler indissociable de la transmission d'une œuvre littéraire, au sens qu'elle apparaissait, d'après Poisson, comme un intermédiaire forcé entre l'écriture et l'inspiration.

Pour comprendre pourquoi on préservait certaines maisons et pas d'autres, pourquoi on fondait des villes sur la tombe d'un cheval mais faisait disparaître les cendres des tyrans, il fut nécessaire de remonter dans le temps, bien avant les écrivains. Évidemment, le résumé de plusieurs siècles pouvait avoir des allures de caricature, même dans ce domaine, et j'ai choisi pour raconter ces chapitres les éléments essentiels qui permettent de voir dans quel ordre et comment certains lieux sont devenus des sanctuaires, ou du moins



## **LES 2 MAISONS NATALES DE DESCARTES**



## **LES 14 MAISONS DE GOETHE**

des endroits devant lesquels on est d'accord de patienter une heure debout sous une pluie de février.

#### LE PÈLERINAGE SACRÉ

Le respect patrimonial et esthétique est une attention moderne. Avant les écrivains il y avait le clergé, les saints, les châsses pleines de reliques et les bûchers préchauffés. Aucune commission de préservation du patrimoine, aucun historien du bâti ne venait mettre son nez dans les histoires de démolition. Les premiers lieux d'habitation et de vie à avoir été préservés et fréquentés par des pèlerins sont des lieux rattachés à des divinités ou à des saints. En Europe, après des siècles de catholicisme, le principe de la relique était acquis. On avait soi-disant gardé le voile de la Vierge à Chartres, les restes des Rois mages à Cologne, l'escalier de Ponce Pilate à Saint-Jean-de-Latran, le doigt de saint Thomas à Rome. On convoyait crânes, fémurs et gisants en Europe, pour renflouer les reliquaires des communautés à la foi vacillante. En attribuant d'abord une valeur spirituelle aux restes humains d'un saint (crâne, dents, sang), puis aux objets lui ayant appartenu (tunique, vêtements), voire aux objets l'ayant touché (lance, clous, suaire),

il y avait peu à attendre avant que les lieux qu'il avait fréquentés soient considérés avec la même dignité d'intérêt.

Un lieu comme le Saint-Sépulcre marque par exemple la genèse des routes empruntées par les pèlerins dès les premiers siècles après J.-C. Et qui sait, si Golgotha se fût trouvé en Jordanie ou en Syrie, ç'auraient été les rues d'Amman ou de Damas qui auraient accueilli, pendant deux millénaires, les voyageurs du sacré et les effets de leur passage. On aurait peut-être trouvé là-bas, comme à Jérusalem aujourd'hui, des couronnes d'épines en polystyrène phosphorescent, des tickets pour les processions et les horaires des miracles.

#### *LE CAS DE SCHWYTZ*

Un exemple moins lointain mais tout aussi farfelu du sort d'un tel lieu est l'abbaye d'Einsiedeln, dans le canton de Schwytz. Vers 830, un ermite bénédictin du nom de Meinrad s'était attelé à construire une chapelle au col de l'Etzel. Il avait eu pour compagnons d'infortune deux corbeaux apprivoisés et une statuette de la Vierge offerte par une abbesse de Zurich. Meinrad allait être abattu trente ans plus tard par des brigands et était depuis considéré comme le fondateur du monastère

de la place, dédié à Notre-Dame des Ermites. Sa canonisation en 1039 fit qu'on retrouva sa dépouille et qu'on la rapatria fissa, cette fois au titre de relique, dans l'abbaye. Quatre cents ans après cet événement, quelqu'un apportait à Einsiedeln une Vierge en bois de poirier de 119 centimètres, qui allait être placée dans une chapelle. Au fil du temps, de la combustion des cierges et sûrement aussi des cinq incendies qui ravagèrent le lieu, la statue devint une Vierge noire. Parmi les pèlerins qui venaient demander sa protection et lui amener des offrandes, figurait une femme vivant en Thurgovie, Hortense de Beauharnais, mère du futur empereur de France. On doit peut-être à deux corbeaux schwytois, à une Vierge noire et à la piété d'une mère que Napoléon III ait été le seul empereur des Français avec un accent suisse allemand.

Aujourd'hui, à Einsiedeln, on peut laisser ses plâtres, déambulateurs ou attelles manifestant d'une guérison attribuée à la Vierge. Les visites guidées sont offertes en plusieurs langues, dont le tamoul, puisqu'une large partie de la communauté sri-lankaise de Suisse a adopté la Vierge noire comme divinité reconnue. Le culte qu'on va vouer dans le canton de Schwytz prend racine sur les reliques de

Meinrad et sur le fétiche de la Vierge, la relique ayant appartenu à quelqu'un, le fétiche ayant un pouvoir d'action.

LE CAS DE LORRAINE

Petit à petit, on se met tout de même à garder des reliques d'un autre genre, et le titre de saint ou de Vierge noire a perdu le monopole du sanctuaire. En 1803, Bonaparte (futur oncle de Napoléon III) ordonna le recensement, sur tout le territoire français, des demeures de personnages célèbres, canonisés ou non. En 1821, la maison de Jeanne d'Arc — qui n'est pas encore sainte — fait l'objet d'une partie de l'ouvrage de l'égyptologue Jean-Baptiste Prosper Jollois, dont le titre démontre l'intérêt à la fois du bâti et des objets, mais surtout le souci du détail: *Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans, suivie d'une notice descriptive du monument érigé à sa mémoire à Domrémy, de la chaumière où l'héroïne est née, des objets antiques que cette chaumière renferme, et de la fête d'inauguration célébrée le 10 septembre 1820.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, il semble que les antiquités des chaumières gravissaient à leur tour les mêmes échelons que les Vierges noires et les fémurs des ermites. On trouvait dans la

première liste des monuments historiques protégés de France, en 1840, la maison de naissance de Jeanne d'Arc, qui était à la fois artisane de l'histoire de France et stratège de guerre, mais pas sainte avant 1920. Sans que personne ne s'y soit attendu, l'attachement que cet endroit suscitait fut soudainement vivifié en 1998, lorsqu'un chantier attenant exigea l'abattage de certains vieux arbres du jardin, provoquant en Lorraine un très fort émoi, presque une émeute. À l'époque où Johnny Hallyday chantait au Stade de France, on protégeait donc aussi les arbres dont l'ombre avait abrité les premiers pas de la Pucelle d'Orléans. Ce sursaut populaire illustre bien ce que peut entraîner le changement ou la modification d'un endroit préservé pour son caractère de sanctuaire.

Le sens d'un pèlerinage fait moins partie d'une logique de raison que de spiritualité, et ne s'applique pas à éveiller — à l'origine — la curiosité d'une élite, mais à fédérer le public le plus large. Le pèlerinage vers un lieu saint est inscrit dans les piliers de l'Islam et il est fortement encouragé auprès des fidèles d'autres confessions. En somme, il est souvent recommandé, ce qui rend le modèle du pèlerinage religieux différent du pèlerinage littéraire,

qui n'est prescrit nulle part sinon dans une rubrique culturelle du *Figaro*. Un lecteur, tout hardi qu'il soit, peut se sentir attiré par un lieu de pèlerinage profane, mais n'y est pas contraint par une règle écrite ou tacite. Le pèlerinage a ceci d'intéressant, dans les cas de Jérusalem, de Médine ou des Japonais de Pully, que le lieu à rejoindre est symbolique et chargé de sens. Cela vaut pour un Tamoul de Schwytz, pour Hortense de Beauharnais ou pour un abonné du *Figaro*.

#### LE PÈLERINAGE PROFANE

L'histoire montre que la préservation des reliques, dont les maisons des saints, dure depuis longtemps et qu'elle est toujours d'actualité. On aurait pu croire que l'arrivée de la science allait balayer d'un coup ce cirque reliquaire. Fini les processions de mèches de cheveux d'apôtres et les translations de reliques. Fini le coup de Jarnac des ossements du légionnaire romain passant pour ceux d'un saint. Mais la science n'était pas survenue, brusquement, comme un grondement de tonnerre dans le ciel bleu. Elle avait mis du temps — Inquisition oblige — à parvenir sous les feux de la rampe. Lentement mais sûrement, la raison s'est mise à défier la croyance,

jusqu'au jour où elle a joui du même respect que celui qui était réservé à Dieu auparavant, c'était le siècle des Lumières. Un siècle tumultueux, mais qui amènerait un changement de traitement radical pour les scientifiques, les philosophes et les écrivains, ainsi que pour les lieux qu'ils avaient fréquentés.

On put voir à la mort de Galilée, en 1642, les prémices de ces nouveaux égards, au moment où le grand-duc de Toscane offrit à la dépouille du savant une place dans son caveau de famille, alors que l'Église refusait qu'on lui érigeât un monument funéraire. Le cas de Galilée est à l'image de la complexité dans laquelle ces changements de paradigme eurent lieu. L'avènement de la science n'a pas effacé les rituels et les reliques : il semblerait d'ailleurs que l'index de Galilée soit exposé à Florence et que son épine dorsale repose dans un bocal de formol à l'Université de Padoue.

Le siècle des Lumières n'a pas pu faire table rase des pratiques de pèlerinage du passé, et le passé le lui a bien rendu.

Prudent, Rousseau préférerait par exemple se recueillir auprès de la fontaine d'un philosophe mort, Pétrarque, et du cabinet de travail d'un naturaliste vivant, le comte de Buffon, qui était bien en forme à ce moment-là, puisqu'il

rédigeait son magistral manuscrit d'histoire naturelle. Finalement Rousseau rendit l'âme, puis Buffon après lui. Moins de dix ans après la mort de ce dernier, une expédition française découvrait l'ornithorynque en Tasmanie. Les affres de devoir trouver, pour le seul mammifère qui pond des œufs, une place dans les trente-six volumes qui composent son encyclopédie d'histoire naturelle lui auront au moins été épargnées. Toutefois, les demeures, maisons d'été et cabinet de travail de Rousseau et de Buffon étaient restés là, le porche accueillant. George Sand vint verser quelques larmes sur le pas de porte de Rousseau aux Charmilles et Flaubert partit chercher, dans les mélancoliques jardins de Combourg, le souvenir de Chateaubriand.

Grâce aux inventaires successifs qui firent classer au patrimoine historique des maisons privées, on constate un ordre. Étaient d'abord conservées les maisons où vivaient des saints, des vrais (sainte Thérèse d'Avila en 1636), celles de bons candidats à la canonisation (Jeanne d'Arc en 1840), des cabinets scientifiques (le bureau de Buffon en 1862), puis des maisons d'hommes de lettres (une des maisons de Rousseau en 1905). Le souci de préservation des maisons de personnages



COMTE DE BUFFON

illustres se poursuivait avec le classement au patrimoine des maisons d'hommes d'État (Clemenceau en Vendée en 1970), d'artistes (Monet à Giverny en 1976), de musiciens (Satie à Honfleur en 1992), ou de politiciens (Gambetta aux Jardies en 1995).

Les initiatives privées ou villageoises qui avaient protégé un temps ces maisons historiques précédèrent de loin leur classement au patrimoine. Des lieux laïcs ont ainsi été sauvegardés en raison de leur charge symbolique et de leur pouvoir d'évocation, comme l'avaient été avant eux les lieux sacrés. Flaubert, Rousseau ou Sand semblaient s'être recueillis dans les jardins des écrivains avec la même ferveur, la même foi que les pèlerins de Jérusalem ou de Schwytz.

Autour de certains lieux s'étaient développés des itinéraires, et la démocratisation de la littérature les a petit à petit peuplés de visiteurs. En Europe, les populations chrétiennes avaient eu à cœur de protéger des bâtiments que l'Église considérait comme historiques, donc en regard d'une foi ou d'une spiritualité. Cette pratique de sauvegarde changea d'objet au moment où la figure de l'écrivain fut dotée d'un nouveau prestige, d'une valeur morale sans précédent. Les maisons d'écrivains, les jardins de

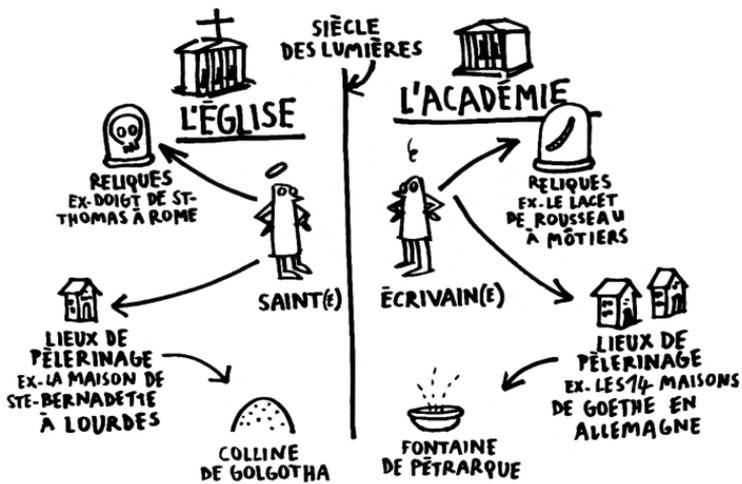
Chateaubriand et le porche de Rousseau devinrent des objets historiques pour la littérature, et les sauvegarder ou y faire pèlerinage étaient alors des actes logiques pour ceux qui plaçaient désormais leur foi en l'Académie.

#### LE SACRE DES ÉCRIVAINS

Il restait à comprendre le changement du statut de l'écrivain durant le siècle des Lumières. Plusieurs ouvrages me permirent de visualiser les jalons qui avaient marqué la notoriété grandissante de la figure de l'écrivain à cette époque. La plupart de ces lectures menaient à ce que l'historien Paul Isaac Bénichou a appelé « le sacre de l'écrivain<sup>1</sup> ».

Il ne suffisait pas de savoir que Sand allait pleurer Rousseau dans une maison de Chambéry ou que Victor Hugo avait reçu des funérailles nationales pour comprendre pourquoi on commençait à offrir aux écrivains un recueillement et des hommages auxquels ils n'avaient encore jamais eu droit. Le pèlerinage de Sand et les funérailles de Hugo étaient dus à un choc de titans : la démocratisation de l'imprimerie et l'apparition du droit

1. Paul Isaac Bénichou, *Le sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, 1973.



d'auteur, accompagnés évidemment de leurs effets collatéraux.

Il faut imaginer qu'un homme qui écrivait avant l'invention de l'imprimerie était un homme bien seul! Un homme qui écrivait était d'abord un privilégié, puisqu'il savait écrire. Et puis, il était copiste avant d'être écrivain. On évaluait sa calligraphie avant d'évaluer son style, son verbe ou ses idées. Je me suis rendu compte que j'avais supposé que de tout temps, chaque civilisation et chaque époque avait connu ses écrivains. Comme si naturellement, l'écrivain avait toujours ressemblé à Rudyard Kipling penché sur un bureau en acajou, et qu'il était né ainsi, déjà adulte et assis à une table.

Heureusement, je trouvai une image un peu plus fidèle à la réalité du copiste du Moyen Âge grâce au cinéaste russe Andreï Tarkovski. Un personnage de l'un de ses films, le moine Kirill, revient au monastère Andronikov de Moscou après avoir passé plusieurs années à musarder loin des préceptes monacaux. Il peut réintégrer les ordres à condition qu'en pénitence, il recopie les Saintes Écritures... quinze fois! J'avais confiance en la justesse historique de Tarkovski, qui situait cet épisode vers 1400, et je m'affranchis de l'image du bureau en acajou. L'ancêtre de l'écrivain moderne était donc un

copiste, sûrement aussi épanoui que le personnage de Kirill, seul dans le froid, à la merci des Tatars et de l'épicondylite. Et cela sans compter que la copie d'une Bible, à l'époque, équivalait à trois ans de travail au moins, c'est-à-dire quarante-cinq ans pour Kirill qui s'était laissé aller aux turpitudes païennes.

#### GUTENBERG

Par une coïncidence inattendue, vers 1400 également, à deux mille kilomètres de Moscou, naissait un personnage qui allait littéralement atomiser le sort des copistes. À Mayence, le petit Johannes Gutenberg voyait le jour.

En 1439, Gutenberg confectionnait de minuscules objets qu'on appelait des « enseignes » pour le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle. Il maîtrisait les alliages de métaux et sûrement l'orfèvrerie et la ciselure, puisque ces objets étaient des morceaux de métal finement décorés que les pèlerins cousaient sur leurs vêtements ou leurs chapeaux. Ces enseignes avaient le même usage que les coquillages que portent aujourd'hui les marcheurs qui se dirigent vers Saint-Jacques-de-Compostelle ou les bracelets en silicone pour les concerts de heavy metal : elles renseignaient sur le statut et le but du porteur. Fort de ces techniques et témoin des difficultés

de son époque, Gutenberg eut une idée. Entre ses trente et ses quarante ans, il assista — de loin certes — au grand concile de Bâle, qui dura dix ans. Pendant toutes ces années, des hommes d'église, des évêques, des groupes de travail écrivaient et devaient communiquer entre Bâle, Ferrare, Florence et Rome. Les copistes en prenaient pour leur grade, et si le problème de la fabrication de papier bon marché était résolu, celui de la copie de document laissait à désirer. Gutenberg emprunta beaucoup d'argent pour réaliser son invention, et financièrement, il lui fallait imprimer quelque chose dont le succès pourrait être garanti: il se décida pour la Bible en latin, en quarante-deux lignes par page.

Trois siècles après que Gutenberg eut sorti sa première Bible, la puissance de l'imprimé était à son paroxysme. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les maisons d'édition et les imprimeries tournaient à plein régime et le taux d'alphabétisation progressait à grands pas: jamais l'Europe n'avait autant lu. Les réformes et les crises religieuses qui succédèrent à la propagation de la Bible imprimée démontrèrent à quel point l'accès au texte pouvait avoir de sérieuses conséquences. De la même manière, la diffusion croissante de la littérature profane — via l'essor de la presse

écrite — donnait au peuple une ouverture à la politique, à la religion et à la morale. Il fallut alors négocier avec ce qui apparaissait comme l'opinion publique, qui prêtait des qualités au copiste devenu écrivain. En 1758, pour la première fois depuis un bout de temps, à la place de faire l'éloge du roi au concours d'éloquence de l'Académie, on fit celui des grands hommes de la nation. Le destin de l'écrivain basculait d'un meilleur côté!

Voltaire et Rousseau, par exemple, avaient connu des fortunes diverses, mais à la fin de leur carrière, ils bénéficiaient tous deux d'une haute considération. Ils incarnaient des hommes de lettres qui avaient une nouvelle fonction sociale, celle de mettre leur philosophie au service d'une collectivité qu'ils rêvaient libérée de la morale religieuse et du pouvoir royal. Leur notoriété devint telle qu'une pratique inédite émergea: la visite à l'écrivain.

Les recherches traitant de ce phénomène établissent ceci: des pèlerins arrivaient de toute l'Europe pour débarquer chez les deux grands philosophes, chez lesquels ils se rendaient pour être en vogue. Rousseau subissait cette mode comme un véritable accablement, alors que Voltaire recevait avec joie et

hospitalité les touristes, anonymes, princes ou artistes qui déboulaient au château de Ferney. Cette fois-ci, à la différence d'aller pleurer un mort dans un jardin en friche ou se recueillir près des reliques d'Aix-la-Chapelle, on partait en pèlerinage auprès des vivants, qu'ils le voulussent ou non.

En 1998, Jean-Claude Bonnet — docteur d'État et spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, peut-être ami de Georges Poisson — a écrit un ouvrage sur la naissance du Panthéon et le culte des grands hommes. À la page soixante-six, il dit ceci, et sûrement que personne ne le dira mieux, à propos du sacre de l'écrivain :

« Elle [l'Académie] se transforme en conservatoire de la gloire, et les hommes de lettres, se désignant eux-mêmes comme les seuls guides capables de former l'esprit de la nation, viendront occuper cette nouvelle chaire laïque parfaitement appropriée au messianisme des Lumières<sup>2</sup>. »

#### LA VISITE

Recevoir de la visite était une chose. Mais pour obtenir les droits de leurs propres œuvres, les écrivains durent patienter et se battre jusqu'aux

2. Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.

lois Le Chapelier en 1791 et Lakanal en 1793, qui deviendraient les garantes d'une nouvelle indépendance. Un écrivain pourrait désormais véritablement vivre de sa plume, étant donné qu'il était libre de commercialiser son travail et d'en tirer bénéfice. Évidemment cette liberté avait un prix, celui de devoir s'adapter aux lois d'un marché moderne et au capitalisme qui s'installait à la même époque. Pour vendre, l'écrivain dut se médiatiser. Deux historiens de la littérature, Jean-Marie Goulemot et Daniel Oster, décrivent ainsi la situation en 1830 :

« La presse n'est pas seulement la source quasi unique des subsides, elle est le lieu obligé de la communication, et ce qui s'y médiatise c'est d'abord, ou exclusivement, l'homme de lettres lui-même. À partir de 1830, il faut se faire une tête pour avoir accès aux médias [...], mais il faut aussi se médiatiser pour avoir accès au public<sup>3</sup>. »

L'idée que la compréhension d'une œuvre littéraire allait de pair avec la connaissance de l'auteur commença à se répandre. Biographies, articles de presse, entretiens personnels avec les écrivains furent monnaie

3. Jean-Marie Goulemot et Daniel Oster, *Gens de lettres, écrivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire 1630-1900*, Paris, Minerve, 1992.



LA VISITE À L'ÉCRIVAIN  
DE SON VIVANT

courante. En acceptant des visites, l'écrivain devenait l'un des bâtisseurs de son image. Ces visites, prisées des journalistes et autres visiteurs admiratifs ou critiques, étaient retranscrites. On pouvait ainsi faire connaître au public non seulement la personnalité de l'écrivain, mais aussi ses manies, ses goûts, sa décoration, en somme quelques fragments de son intimité. L'écrivain se vit contraint de prendre part à cet appareil médiatique, qui tantôt participait à sa consécration publique, tantôt le ramenait au rang de citoyen banal, tristement comique et assurément mortel. Et à l'instar du basculement lorsque les concours d'éloquence ne furent plus centrés sur le roi, ces visites aux écrivains suivirent les modèles de la cour. On pouvait aller voir le petit levé du roi, c'était maintenant presque le cas pour l'écrivain, chez lequel on parlait tout doucement, on marchait à pas feutrés, en faisant antichambre comme à la cour.

Encore, les visiteurs vivaient cette rencontre différemment selon leur opinion de l'écrivain qui les recevait, de sorte que leurs retours dans la presse étaient très variés. On retrouva ainsi le fils d'Alphonse Daudet, Léon, faisant le récit laminant de sa visite chez Zola : « L'auteur de *La débâcle* se laissait refilet, par

les antiquaires, tous les rossignols de leurs magasins, toutes les tiaras de Saïtapharnès, tous les urinaux de Néron, tous les lacrymatoires de Cléopâtre, que vous pouvez imaginer. [...] Que c'était laid, bon Dieu, que c'était laid<sup>4</sup> ! » Ou un peu plus tard, Maurice Sachs fasciné en attendant Jean Cocteau : « Je tremblais au seuil de la porte, pris de cette crainte qui nous saisit lorsqu'on visite un homme célèbre<sup>5</sup>. »

Je constatai que ces traces reflétaient l'état de conscience du mythe de l'écrivain à cette époque, par exemple pour Sachs. Et parfois la volonté de ne pas y adhérer, par exemple pour Daudet. Ces visites marquèrent donc non seulement la genèse d'une pratique publique et populaire, mais traduisaient aussi la curiosité d'une communauté pour un homme de lettres, descendant du copiste.

La description du cabinet de travail ou du bureau de l'écrivain demeurerait un moment extrêmement fort des récits de ces visites. Il était le lieu de création, rempli d'objets ou de signes à interpréter. Tout pouvait faire office d'indice sur la personnalité de l'auteur. Chaque chose

4. Léon Daudet, *Au temps de Judas. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1908*, vol.5, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1920.
5. Maurice Sachs, « Jean Cocteau », in *La décade de l'illusion* [écrit en 1932], Paris, Gallimard, 1950.

pouvait avoir un sens particulier, même une lumière ou une odeur. Et ce bien après son décès. Un exemple frappant de « l'effet du bureau » se passa en juin 1944. Un correspondant du *New York Times* auprès de la Cinquième Armée arriva avec les soldats américains dans Rome libérée. En entrant dans la maison où le poète britannique John Keats avait vécu cent ans plus tôt, l'homme écrivit : « C'était l'odeur, plus anglaise qu'italienne, des livres reliés de cuir, l'odeur qui fascinait Henry James. C'était le repos, la paix, une pause de la vie pour méditer, pour réfléchir et se réjouir qu'un tel refuge ait été épargné, par miracle<sup>6</sup>. »

Le public des visites à l'écrivain s'était élargi. Autour de Voltaire se pressaient des princes, des poètes et des aristocrates. Les écrivains rencontraient les écrivains : Bernardin de Saint-Pierre raconta par exemple sa visite à Rousseau en 1778, Hérault de Séchelles celle à Buffon en 1785, Sachs relata la rencontre de Cocteau en 1932. Finalement, le correspondant de guerre américain trouva refuge dans le bureau de Keats.

6. Propos tenus par Mr. Sedgwick, correspondant du *New York Times* auprès de la Cinquième Armée américaine, premier pèlerin à la Maison Keats dans Rome libérée, in Vera Cacciatore, *C'è una stanza a Roma*, 1970.

En 1944 encore, un jeune garçon, Pierre Nora, rentra à Paris après s'être réfugié en zone libre pendant la guerre. Quarante-deux ans plus tard, il était devenu un historien de renom, qui travaillait en particulier à la question du sentiment national et des lieux de mémoire. Dans un ouvrage qu'il dirigea en 1986, il est dit de ces moments de visite à un écrivain vivant qu'ils ont une fonction d'incarnation : «Le choc de l'apparition physique du grand homme est à la mesure de ce qu'elle a d'improbable : c'est le miracle d'une idée qui se matérialise, d'un concept qui s'incarne, d'une œuvre qui se fait chair<sup>7</sup>.»

Ces différents éclaircissements me permettaient de mettre des images sur la thèse qu'avait avancée Paul Isaac Bénichou, qui démontra qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrivains furent placés «plus ou moins consciemment à la place du saint».

Ce transfert du sacré fut manifeste pendant les funérailles de Victor Hugo en juillet 1885, lors des obsèques nationales et de l'inhumation au Panthéon. J'imaginai un instant ce qu'entendait Bénichou par un sacre et

7. Olivier Nora, «La visite au grand écrivain», in Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, t.2 («La Nation»), vol.3, Paris, Gallimard, 1986.

Olivier Nora par un miracle. Une foule de deux millions de Français avait suivi le convoi funèbre. C'était un million de plus qu'à la mort de Johnny Hallyday — mais un million de moins qu'à celle de Diana Spencer. Le convoi dura sept heures sous un soleil de plomb. Un décret extraordinaire avait désacralisé le Panthéon pour y emmener le corps de l'écrivain et renouer avec la tradition du monument, celle de garder les grands hommes qui avaient fait l'histoire de France. L'Académie, d'une certaine façon, allait désormais protéger les œuvres et le Panthéon les dépouilles des écrivains, les rendant toutes deux presque immortelles.

Jamais encore ça n'était arrivé. « On n'avait jamais vu cela [...] », raconte Jean-François Kahn, « [...] un peuple portait en terre le démiurge de sa propre légende. Comme si, en s'enterrant lui-même, il ressuscitait [...] »<sup>8</sup>.

#### LES ÉCHOS DU SACRE

Cent ans plus tard, les échos du sacre résonnaient encore partout. Entre 1970 et 1980 apparaissait un nouveau genre de publication concernant spécifiquement les maisons d'écrivains. Il s'agissait de guides touristiques ainsi

8. Jean-François Kahn, « Une bacchanale funèbre », in *Le Point*, 07.12.2001.

que de collections exposant principalement des photographies d'intérieurs célèbres.

Dans les deux cas, une description rigoureuse de l'intérieur était donnée, soit par le texte soit par l'image. Pour les éditions illustrées, certains objets emblématiques étaient mis en valeur sur une double-page. J'avais passé l'été 2016 à tourner dans tous les sens certains de ces recueils. Même l'odeur et la lumière du palais de Rumine à Lausanne commençaient à me faire quelque chose, et un fait frappant retint mon attention. La façon dont étaient écrits ces livres et ce qu'ils mettaient en exergue de manière récurrente étaient les outils d'un conditionnement à la nostalgie, au recueillement et à l'hommage. Les recherches scientifiques, dont par exemple celles de Bénichou et de Nora, permettaient une prise de recul considérable sur le phénomène du sacre de l'écrivain. Les sources touristiques ou d'amateurs semblaient forcer une mise en condition.

Je constatai que ce répertoire rendait le lecteur plus sensible aux vestiges, aux reliques ou aux fétiches, et moins objectif quant à l'authenticité des objets présentés sur les images. Après la consultation de ces albums, il était fin prêt à être exalté par un imaginaire, dont il avait peut-être envie, mais qui lui était

dicté. L'anthropologue français Daniel Fabre témoigne ainsi de l'état dans lequel certains visiteurs approchaient un lieu d'écriture, transportés par quelque chose de plus fort qu'eux : « Les visiteurs les plus sagaces avouent entrer chez lui [Joë Bousquet] le cœur battant comme s'ils approchaient d'un mystère, celui d'une naissance de l'écriture à partir du chaos viscéral de la nuit<sup>9</sup>. »

Durant cet été-là, j'avais collecté des exemples qui me firent comprendre que les maisons d'écrivains avaient certaines des caractéristiques d'un reliquaire. Depuis les jardins de Chateaubriand jusqu'à la maison de Karen Blixen, les cœurs n'avaient jamais cessé de battre, et les sanglots de Flaubert au XIX<sup>e</sup> siècle avaient la même intensité que ceux d'un touriste néerlandais du XX<sup>e</sup>.

En 1994 était sorti un ouvrage intitulé *Maisons d'écrivains*, de Francesca Premoli-Droulers. Dans le texte, ces demeures sont personnifiées, comme au Danemark : « Rungstedlund, la maison familiale de Karen Blixen, contemple la mer depuis des siècles. » Sans compter que le lecteur est invité à attendre la venue de l'écrivaine disparue :

9. Daniel Fabre, « Le corps pathétique de l'écrivain », in *Gradhiva*, n° 25, 1999.

« L'esprit du lieu est magique. Dans le jardin et sur le seuil de la maison, la silhouette frêle de Karen Blixen, perdue dans un pull-over et dans un pantalon trop amples, semble prête à surgir. » Ou à propos de Virginia Woolf : « Aujourd'hui, dans cette maison où la joie fut aussi intense que le désespoir, l'ombre de Virginia flotte sur les vagues gonflées de mélancolie. » Quant aux images d'illustration, elles sont traitées de façon à parfaire la lecture des notices. La maison de Duras est photographiée d'une manière très intime, fenêtres ouvertes sur un jardin, avec un effet de contre-jour qui sublime la poussière du lieu. Des petits objets quotidiens sont disposés sur une table, comme si Duras venait de les laisser là. L'ombre de l'ayatollah Khomeini, son voisin de l'époque, semble même prête à surgir du chaos viscéral de la nuit. Je tournai la dernière page de *Maisons d'écrivains* si mélancolique que j'aurais sauté dans le premier train pour Neauphle-le-Château<sup>10</sup>. Et s'il y avait eu des photographies de la maison de Duchamp contemplant la forêt depuis des siècles, j'aurais même poussé jusqu'à Blainville-Crevon<sup>11</sup>.

10. Village dans lequel résidèrent Marguerite Duras et Rouhollah Moussavi Khomeini.

11. Village de naissance de Marcel Duchamp.

# NEAUPHLE-LE- CHÂTEAU, 1978



MARGUERITE  
DURAS ÉCRIT  
"VERA BAXTER  
OU LES PLAGES DE  
L'ATLANTIQUE"



L'AYATOLLAH  
KHOMEINI ÉCRIT  
"COMMENTAIRE DE  
LA SOURATE D'OU-  
VERTURE DU CORAN"



LA DISTILLERIE  
GRAND MARNIER  
TOURNE À  
PLEIN RÉGIME

Le vocabulaire avec lequel étaient présentés ces lieux privés ou objets personnels suggérait une conduite à adopter. Par exemple, lorsque Poisson écrit : «Le souvenir de certains écrivains dans leurs demeures fermées au public reste réservé à leurs propriétaires ou à ceux à qui ils en permettent la découverte», c'est dire que ce souvenir n'est pas accessible à tout le monde. Son accès est réservé à ceux auxquels on l'a permis. Ce qui induit que l'on s'y rend avec reconnaissance et respect.

Plus loin encore, à propos de la maison de Mallarmé : «Restée aux mains de ses descendants, endommagée par les bombardements, puis rachetée et restaurée par le Conseil général de Seine-et-Marne, elle a été réinstallée avec piété et on y retrouve au premier étage, logement de l'écrivain, des objets qui ont acquis leurs lettres de noblesse littéraire : la pendule de Saxe, le buffet rustique, le miroir de Venise évoqués dans le poème en prose *Frisson d'hiver* et le célèbre châle du poète qui apparaît sur la photo de Nadar<sup>12</sup>.» J'allais quitter la bibliothèque de Rumine quelques minutes après avoir lu cette phrase. Sur les marches du palais, la maison de Mallarmé m'apparaissait

12. Georges Poisson, *Les maisons d'écrivains*, Paris, PUF, 1997.

comme une maison-martyr : détruite, restaurée, puis pieusement agencée.

Assurément, aucun miroir vénitien ou pendule de Saxe ne peut résister à un bombardement d'obus prussiens. Le châle à la limite, voire le buffet rustique. En fin de compte, on se recueillait chez Mallarmé avec piété, devant des reconstitutions de reliques littérairement nobles.

Sûrement que l'historien Michel Melot avait raison de dire, au sujet de ces lieux, qu'à leur visite le chagrin demeurerait indispensable, «[...] la beauté romantique, la tristesse, le désenchantement, le spleen en quelque sorte» étant déjà là.